

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Corres-
pondances, etc., doivent être adressées
au Rédacteur-en-Chef, fraîs de
port.

POLITQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 3 OCTOBRE 1850.

No. 5.

FRANCE.

CONCILES PROVINCIAUX.

Lettre Pastorale des Pères du Concile de Soissons
au Clergé et aux Fidèles de la Province
Ecclésiastique de Reims.

Il nous tardait, Nos Très Chers Frères, d'épancher dans votre cœur toute la joie dont le nôtre a été rempli, depuis qu'il nous a été donné de nous réunir en concile et de conférer ensemble sur vos intérêts spirituels. Ces assemblées épiscopales, que le Concile de Trente prescrivit d'une manière formelle, et que l'Eglise réclamait avec instance; où les pasteurs des âmes combinent leurs efforts pour conserver intact le dépôt de la foi et assurer la fidèle observance des préceptes évangéliques, pour veiller au maintien de la discipline, pour extirper les vices et réformer les abus; ces assemblées si utiles, si nécessaires, la France, depuis longtemps, ne les connaissait plus; cette province, en particulier, n'en avait plus joui depuis plus de deux siècles; et, à un moment inattendu, nous les avons vues, par une permission toute spéciale de Dieu, se rétablir, etc.....

Les Pères du Concile rappellent ici qu'ils se réunirent à Soissons au mois d'octobre de l'année dernière, et qu'ayant réglé d'un commun accord, plusieurs questions importantes, et les ayant soumises à l'examen et au jugement du Saint-Siège, ainsi que le prescrivait les saints canons, les décisions du Concile Provincial avaient été approuvées. Ils exhortent, en conséquence, les Fidèles à les recevoir avec respect et docilité, parce qu'ils ne sauraient recevoir l'erreur, tant qu'ils restent unis au corps de l'Eglise, invariablement attachés à son Chef visible. Et ils développent cette proposition de la manière suivante :

Gardiennes de la doctrine de Jésus-Christ, l'Eglise, en effet, met toute sa vigilance à la conserver pure et intacte; elle ne souffre pas qu'il vienne jamais s'y glisser rien de contraire à la parole de Dieu. "La doctrine que je vous donne, nous dit-elle, n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyée. Elle n'a rien de nouveau: c'est la doctrine ancienne, telle que je l'ai reçue dès le commencement. Les écrits de tous les docteurs qui ont développé la parole apostolique depuis l'origine jusqu'aux temps modernes, ont toujours été comme de vastes archives où sont consignées les preuves de son enseignement immuable; c'est comme une série non interrompue de témoignages qui attestent la perpétuité et l'intégrité de sa foi. L'ennemi cherche-t-il à semer l'ivraie dans le champ du père de famille, à propager parmi les chrétiens quelque doctrine inouïe jusque-là: en vertu de cette solidarité qui unit tous les pasteurs dans un même sacerdoce, un même épiscopat, le cri d'alarme poussé sur un point est aussitôt répété de toutes parts et devient un cri général de réprobation. On oppose au novateur la croyance universelle, la croyance universelle, la majesté des Pères, le témoignage unanime de toutes les parties de l'Eglise, parce que la véritable croyance est celle qui nous est transmise par les Pères; c'est celle qui a été admise dans tous les temps, dans tous les lieux, par tous les fidèles. Quoiqu'on voudrait enseigner autre chose et modifier l'Evangile que nous avons reçu, quand ce serait un ange venu du ciel, nous n'hésiterions pas à lui dire anathème."

Ce caractère d'antiquité et d'universalité donne à l'enseignement de l'Eglise une autorité bien respectable, sans doute; mais cette autorité repose aussi sur des bases infiniment plus certaines et plus solides, c'est-à-dire sur les promesses du divin Fonda-

teur, qui, en établissant son Eglise, a déclaré qu'il la bâtit sur une pierre fondamentale, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais. "Allez, disait-il à ses Apôtres en les quittant; allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles." Et ailleurs: "Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise." Le Sauveur a promis d'être avec ceux qu'il envoie, non seulement quand ils baptiseront, pour attacher ses grâces à leur baptême, mais aussi quand ils enseigneront, pour préserver leur doctrine de toute erreur. Il a promis d'être avec eux, non seulement à certaines époques, mais tous les jours: non pas avec eux seuls, et pour un temps, mais avec tous leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi aujourd'hui encore, c'est écouter Jésus-Christ que d'écouter ceux que l'Eglise a chargés de parler en son nom; aujourd'hui l'Eglise est infailliable comme au premier jour, puisque, selon sa promesse, Jésus-Christ n'a pas cessé et ne cessera jamais d'être avec elle. "Je prierais mon Père, disait-il encore dans une autre occasion, et il vous enverra un consolateur pour demeurer éternellement avec vous: ce consolateur, c'est l'esprit de vérité qui sera et demeurera en vous; c'est cet esprit qui vous instruira et vous rappellera tout ce que je vous ai dit." C'est donc le même esprit de vérité qui s'exprime encore aujourd'hui par la bouche des Pasteurs, comme il s'exprimait autrefois par la bouche des Apôtres, puisqu'il doit demeurer éternellement avec l'Eglise. Elle ne peut donc, en aucun temps, enseigner l'erreur; autrement il faudrait dire que l'Esprit de vérité s'est retiré d'elle, que les portes de l'enfer, c'est-à-dire les fausses doctrines, ont prévalu; que les promesses de Jésus-Christ sont restées sans effet: ce que l'on ne peut avancer sans blasphème.

Et si l'enseignement de l'Eglise est la voie qui conduit le plus sûrement à la connaissance de la vérité, ne pouvons-nous pas ajouter que c'est en même temps la voie la plus commode à suivre? "Le Sauveur, dit saint Pierre, a été unis à l'Eglise des Apôtres et des Evangélistes, des Pasteurs et des Docteurs, pour travailler à l'édification du corps mystique de Jésus-Christ, jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité d'une même foi, à une même connaissance du Fils de Dieu, et que nous ne soyons plus flottants comme des enfants, ne nous laissant plus emporter à tout vent de doctrine par la malice des hommes et par l'astrologie qu'ils ont à nous envelopper dans l'erreur." C'est à ce corps des pasteurs qu'a été confié le soin de diriger les fidèles dans le sentier de la vérité, de les maintenir dans l'unité de foi; c'est là le but de leur institution; il leur suffit de la part du divin Fonda-

teur, pour lui nuire, parce qu'il est comme l'organe de l'Eglise, qui ne se trompe jamais. Tout faillible qu'il est personnellement, il participe en quelque sorte à l'infailibilité de l'Eglise, car il est uni à son Evêque, qui est lui-même en communion avec les autres Evêques, et, principalement avec le Souverain Pontife qui occupe la chaire de Pierre, cette chaire où l'erreur ne peut jamais s'asseoir.

En vain le schisme et l'hérésie cherchent à séduire les âmes en se disant l'Eglise de Jésus-Christ: le vrai fidèle ne se laisse pas surprendre. Au milieu de ces divers édifices de construction plus ou moins récente, et tous bâtis par la main des hommes, ils distinguera toujours le véritable, le seul qui ait élevé le divin architecte. Aura-t-il besoin d'examiner les différentes doctrines, de consulter leur degré de conformité ou d'opposition avec l'Evangile? Non, ses lumières seraient plusieurs fois en défaut. Le Seigneur lui a donné un moyen plus simple. Qu'il regarde la pierre fondamentale, en se souvenant de ces paroles du Sauveur: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Là où est Pierre, là est l'Eglise; là, par conséquent, est Jésus-Christ, qui a promis d'être toujours avec elle. Toute société qui ne s'appuie pas sur Pierre ne repose pas sur Jésus-Christ. Qu'importe que sa doctrine soit brillante, que son chef ait un nom célèbre, que ses adeptes soient nombreux. La vérité n'est pas là. A toutes les questions qui lui sont faites, le chrétien répond avec saint Jérôme: "De toutes les doctrines que vous me vantez, s'il en est une qui approuve l'Eglise, c'est celle-là que j'adopte; de tous les génies dont vous me citez les noms, s'il en est un qui soit uni au siège de Pierre, c'est à celui-là que je m'associe. C'est à l'Eglise romaine que je m'attache d'une manière inséparable; car je sais que celui qui mange l'agneau hors de cette maison est un profane; je sais que celui qui ne demeure pas dans cette arche doit périr au temps du déluge." Il n'est donc pas besoin de lumières extraordinaires, d'études spéciales, de recherches pénibles, d'examen approfondi, pour découvrir les vérités de la foi: il suffit de s'en rapporter à l'Eglise, qui est, suivant l'Apôtre, la colonne et le mur de la vérité. Le même que le nauonnier, au milieu des ténèbres, sous un ciel obscur et sans étoiles, tend néanmoins d'instinct vers son but, guidé qu'il est par sa boussole; de même aussi, guidé par son caré qui dirige son Evêque, et qui lui-même est dirigé par le chef de l'Eglise, le fidèle va droit à la vérité à travers le dédale des opinions humaines; et là où sa faible raison aurait sombré, l'Eglise le fait voguer à pleines voiles et arriver heureusement au rivage.

Les Evêques, après avoir ainsi représenté les avantages de s'attacher à l'enseignement de l'Eglise, enseignement si respectable par son caractère d'antiquité et d'universalité, reposant en outre sur les promesses les plus formelles de l'infailibilité de la part du divin Fonda-

teur, et en outre sur les promesses les plus formelles de l'infailibilité de la part du divin Fonda-

teur, pour lui nuire, parce qu'il est comme l'organe de l'Eglise, qui ne se trompe jamais. Tout faillible qu'il est personnellement, il participe en quelque sorte à l'infailibilité de l'Eglise, car il est uni à son Evêque, qui est lui-même en communion avec les autres Evêques, et, principalement avec le Souverain Pontife qui occupe la chaire de Pierre, cette chaire où l'erreur ne peut jamais s'asseoir.

En faisant reposer son Eglise sur un fondement unique, le Sauveur n'a pas en seulement en vue de la maintenir dans l'unité de foi, il a voulu aussi la rendre stable à jamais; c'est pourquoi il a communiqué à la pierre fondamentale une telle solidité, que toutes les puissances, tous les efforts de l'enfer ne pourraient prévaloir contre elle. Si le fondement s'ébranle, l'édifice ne peut que s'ébranler. Mais, en vertu de la divine promesse, l'Eglise, fondée sur la chaire apostolique, ressemble à cette maison construite par le sage, laquelle bra-

ve impunément la pluie, l'inondation, la tempête, parce qu'elle est bâtie sur la pierre. L'établissement d'une Eglise destinée à propager, à défendre, à perpétuer le royaume de Dieu, devant nécessairement exciter le courroux infernal; le prince des ténèbres devait s'armer pour renverser un édifice qui s'élevait comme une forteresse redoutable, contre sa puissance. "Simon, Simon, dit le Seigneur, Satan a désiré vous cribler tous comme on cribble le froment, mais, moi j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Je me suis fait ton soutien, ton appui; sois à ton tour l'appui, le soutien de tes frères; c'est en toi qu'ils doivent puiser la fermeté que tu tiens de moi. Pourquoi, dans cette circonstance, le Sauveur ne prie-t-il pas pour tous, nos très chers Frères? Le danger n'était-il pas commun à tous les apôtres? N'avaient-ils pas tous également besoin de la protection divine, puisque Satan voulait les cribler tous? Pourquoi le Seigneur prend-il un soin spécial de Pierre? Pourquoi prie-t-il exclusivement pour le maintien de sa foi? Parce que, ne formant que son seul corps, l'état des membres et du corps entier était assuré, si le chef était invincible; et chacun des membres ne devait se croire en sûreté qu'autant qu'il serait uni à ce chef, contre la foi duquel l'enfer ne peut rien. Jésus-Christ a prié pour le prince de l'Eglise, et l'efficacité de cette prière a obtenu pour lui une foi constante, inébranlable, capable d'affermir, non-seulement les fidèles, mais les apôtres, les pasteurs, les troupeaux, et de les empêcher d'être les victimes de Satan. Maintenant, que la foi soit menacée, ébranlée même sur quelque point du globe, les fidèles de ces contrées n'ont rien à craindre, s'ils s'appuient fortement sur celui pour lequel Jésus-Christ a prié, s'ils se retranchent derrière ce siège où la foi ne peut éprouver d'atteinte. Quo l'ennemi rassemble toutes ses cohortes contre l'Eglise ainsi constituée; qu'il attaque le divin fondement sur lequel elle repose; qu'il renverse le Pontife, qu'il le traîne en exil, qu'il le charge de fers; non-seulement il ne prévendra jamais, Jésus-Christ; la chaire de Pierre n'en souffrira pas plus que le rocher qui voit, au milieu d'une mer en furie, les vagues se briser contre ses flancs et retomber en écume, sans avoir produit d'autre effet que de le purifier, ou peut-être d'enlever quelques fragments déjà détachés et débris. C'est pourquoi saint Jérôme disait: "L'Eglise, fondée sur la pierre, ne peut être ébranlée par la tempête, ni renversée par les vents ou les orages;" saint Hiltaire: "Le caractère propre de l'Eglise, c'est de vaincre toutes les fois qu'elle est attaquée;" saint Jean-Chrysostôme: "L'Eglise est plus forte que le ciel, puisque le ciel et la terre passeront, tandis que les paroles divines ne passeront pas, et que parmi ces paroles se trouvent celles-ci: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Si cette parole vous paraît suspecte, ajoutez le saint Docteur, croyez du moins les faits."

Pierre n'est pas seulement un fondement solide, qui doit soutenir l'Eglise de Jésus-Christ; un rempart inexpugnable, qui doit la défendre contre les assauts de l'ennemi; c'est aussi un pasteur à qui le Souverain Maître a confié tous ses pouvoirs, afin qu'il puisse diriger et conduire son troupeau, l'amener et l'introduire dans le céleste bercail. C'est pour cela que lui ont été remises les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire la suprême autorité, la souveraine puissance; c'est pour cela qu'il lui a été dit: "Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel." C'est à dire: Tu exerceras la souveraine juridiction; nul ne pourra se soustraire à tes jugements; tout sera soumis à ton pouvoir, même tes frères, les collègues dans l'Apostolat. Et, pour confirmation de cette prérogative, le Seigneur, après avoir prononcé de son apôtre la confession de son amour, comme il avait déjà prononcé celle de sa foi, l'établit Pasteur suprême de toute son Eglise. "Pais mes agneaux, lui dit-il, pais mes brebis;" dirige et gouverne tout mon troupeau, les pécards et les brebis, les peuples et les rois, les fidèles et les pasteurs. "Ceux-ci, dit Bossuet, pasteurs à l'égard des peuples, brebis à l'égard de Pierre, venaient en lui le représentant, le vicaire, la personne visible de Jésus-Christ." Pais mes agneaux, pais mes brebis: ces paroles signifient, en d'autres termes, je suis venu sur la terre pour réunir tous les hommes dans le cercle d'une même foi, dans les liens d'une même charité; que ceux qui sont les lois qui les régissent, les mœurs qui les distinguent, les barrières qui les séparent, les langues, les nations qu'une seule famille, que je veux réunir dans le ciel, et à laquelle vous, mon représentant, vous tiendrez lieu de père, tant qu'elle habitera ce monde, séjour de son pèlerinage. Ce sont mes enfants: je vous les recommande; prenez-en soin, comme s'ils étaient les vôtres; nourrissez-les du pain de la saine doctrine; donnez-leur des guides sûrs et fidèles, qui les dirigent dans les voies de la justice et de la vertu, qui les forment pour le ciel; où je les attends; couvrez-les de votre protection paternelle; défendez leurs âmes contre toute espèce d'attaque, aimez-les comme je les aime, et, s'il le faut, soyez prêt à sacrifier pour eux votre vie, comme j'ai moi-même sacrifié la mienne. Que votre cœur se dilate; qu'il devienne aussi vaste que l'univers; car partout où il y a des hommes, je veux trouver des enfants que je devrai à votre zèle et à vos soins. Investi de la grande charge pastorale, Pierre, avec tous ses héritiers, est devenu le père de la famille chrétienne; de là ce beau nom de "Pape", qui lui est donné aujourd'hui dans toutes les parties du monde, et qui n'a pas d'autre signification que celle de père.

Enfants dociles du Pasteur des âmes, nos très chers Frères, nous aimons à tourner nos regards vers celui à qui Jésus-Christ nous a confiés; et de même que des enfants redissent avec une sorte de fierté, les titres de leur père, la fortune dont il jouit, les marques de distinction qui le décorent, les honneurs qui lui sont rendus, de même, aussi, nous redisons

FEUILLETON.

UNE COURSE DE TAUREAUX

SEVILLE.

L'Amphithéâtre de Séville, le plus grand d'Espagne, pourra bientôt contenir 20,000 spectateurs; il rappelle, par sa disposition, ceux de Pompéïa, de Pouzzoles et de Nîmes avec cette différence que sa forme est entièrement circulaire. C'est là que se porte avec fureur la population dès qu'un combat a été annoncé; on se presse, on s'étoffe pour trouver place; mais, une fois les jardins de pierre garnis, le peuple devient souverain de l'arène et s'y fait obéir en maître; l'autorité elle-même étudie ses plus bizarres caprices pour les satisfaire. Malheur à l'étranger dont le langage, le vêtement, la tenue, frappe un de ces oisifs qui courent partout après le bruit! En un clin-oeil le mot d'ordre est donné: une immense clameur s'élève comme la tempête, régularisée dans sa spontanéité, effrayante par son énergie, menaçante et absolue dans son langage: il faut que ces gants disparaissent, que cette cravate soit changée, que ces lunettes rentrent dans leur étui. La victime voudrait en vain résister, montrer la dignité du droit et l'impassibilité du courage; et elle ne se conforme pas aux injonctions des tyrans de la rue, la gendarmerie viendra la prier de s'é-

loigner parce qu'on ne répond pas sans excès ou se porterait une vengeance colère. Moyennant cette satisfaction, l'orange s'ajoute, l'ordre se rétablit, le jeu va commencer.

A droite de l'amphithéâtre, s'ouvre subitement une porte à large battants: un agnellet à cheval, enveloppé dans un ample manteau de cérémonie et la tête couverte d'une toque élégante, s'avance au milieu de quatre officiers du cirque à pied, traverse l'arène dans toute son étendue et s'arrête au pied de la loge des princes s'ils sont présents, du capitaine-général s'ils sont absents: il se découvre avec respect, ses officiers mettent d'un coup en terre, il demande la permission d'ouvrir le combat. Ce moment est d'une solennité très-grande, c'est le beau moment par excellence; ce respect pour l'autorité publique, ce concours innombrable, ces milliers de visages tournés vers le même centre, dans une attitude silencieuse, ne manquent jamais de frapper l'étranger. Pour signe de consentement, le président de jeux jette la clef des taureaux; on le salue de nouveau, et le cortège se remet en marche vers l'autre extrémité, où se trouvent enfermés les fiévreux animaux ordinaires au nombre de huit. Pendant ce temps, de nouveaux personnages ont surgi, au son d'une marche militaire, et de fanfares joyeuses: habillé avec magnificence, et bon goût, chacun dans sa couleur préférée, les généraux et les picadors viennent à leur tour implorer humblement la faveur des princes, enrouer en terre, et chapeau à la main. Après l'avoir obtenu, ils rendent les mêmes devoirs

à la députation provinciale en traversant ainsi l'arène. Les toradors sont à pied, munis seulement d'un manteau écarlate; les picadors, au contraire, se tiennent à cheval et sont armés d'une lance. Chacun se met en place, c'est-à-dire que tous ces hommes s'échelonnent le long des barrières. Tout à coup la porte s'ouvre, et le superbe roi de la fête, le taureau s'élançant, majestueux et terrible; il est regné par les acclamations de la foule. Son premier mouvement est un regard d'étonnement qu'il promène avec rapidité autour de lui; le second, de courir tête baissée sur le premier ennemi qu'il rencontre. La lutte est engagée. Harcelé de toutes parts, il a beau poursuivre le plus hardi de ses adversaires, un manteau déronlé à temps détourne ses yeux le distraire et le détourne; il se jette sur le cavalier voisin: un coup de lance le repousse. Alors c'est de la fureur: il bondit comme un chevreuil, court comme un insensé, ou bien s'arrête et il fait voler la poussière au-dessus de sa tête et se bat les flancs avec dépit.

Le combat cesse pour faire place à une savante boucherie. L'homme, aidé de la raison qui lui donne un avantage inappréciable sur le taureau, va déployer toutes ses ressources pour abuser de la colère de l'insaisissable animal; s'il est poursuivi, il se réfugiera derrière une franchissable barrière, tandis que le taureau n'a pas de retraite; ils se mettent plus de dix contre lui. Où est la noblesse d'une telle attaque? j'avoue que, malgré l'enthousiasme espagnol, je ne la comprends pas. Ceci n'est encore que le prélude. Un coup de

trompette se fait entendre, les banderilleros paraissent: après avoir étourdi le taureau par quelques manœuvres habiles, ils saisissent adroitement le moment pour le percer entre les cornes de dards acérés qui s'enfoncent en frémissant dans sa chair; en un instant il est couvert de sang; les acclamations tiennent de la frénésie. Si, après cela l'animal n'a pas atteint le paroxysme de la rage, d'autres dards remplis de poudre lui sont lancés, échantés dans ses plaies béantes, le labourant dans tous les sens: je tremblais d'indignation; les Andaloux n'ont pas de plus doux volupté; ils expriment à cette vue une joie aussi bruyante que barbare. Mais déjà le taureau ne se possédait plus; il mugit, bondit, gratte la terre; ses cornes aiguisées entre dans les entailles, dans les côtes, dans le noyau des malheureux chevaux qu'il met en pièces; il n'importe, le picador se relève, remonte sur son coursier déchiré dont on a bandé les yeux et dont les entrailles palpitantes balaient après lui l'arène; un besoin, on couper ces entrailles, et la cavalerie qu'elles remplissent sera honte de l'Espagne, jusqu'à ce que le pauvre serviteur, dont les longs services sont ainsi récompensés, tombe épuisé sur le sable et expire dans d'atroces douleurs. On immole ainsi vingt, trente chevaux par course. L'Espagne, en le voyant tomber, n'auro pas un mouvement de compassion; le plus grand nombre rient et plaisantent... je ne l'ai jamais vu en si jolies! N'est-ce pas la parole du Colosse: "Cœur, morieux le salu-

reuses pour adopter de telles images; notre indignation éclaterait à ce spectacle; ici il faut la retenir avec soin.

Quelques fois des jeux gracieux se mêlent à ce combat: des hommes, affrontant le péril, placent dans leurs agressions les poses les plus théâtrales, jouent avec l'ennemi qu'ils ont déchainé, s'effacent rapidement devant la corne qui les aillette, et reculent pour recompense les braves infinis de la multitude. Il arrive à quelques-uns de payer de la mort cette audacieuse agilité: on applaudit le taureau: "Bravo el toro! Bravo! mille fois bravo!" La vie d'un homme n'est rien; ce qui est essentiel, c'est que ce peuple s'amuse... Quel amusement, grand Dieu! et que je comprends bien le saint Pape Pie V excommuniant qui comme y assistait! Il est vrai que Grégoire XIII a levé la sentence sur les représentations de la cour, se plaignant que l'Espagne est ingouvernable sans ses boucheries bien aimées. Ce spectacle n'en est pas moins horrible. Dans toute lutte il doit y avoir un vainqueur et un vaincu, la valeur décide pour l'une de parties: ici le taureau, brève ou lâche, enclou ou paisible, héros du cirque ou honte de sa race, est inévitablement destiné à périr. A un second coup de trompette, un homme armé d'une épée est aux pieds des princes: "Madroño, dit-il à l'infante en flourishant le genou, permettez que j'aie donner la mort au monstre; si je succombe, je me réjouis de mourir sous les yeux de V. A. R., pour servir à ses plaisirs..." N'est-ce pas la parole du Colosse: "Cœur, morieux le salu-